

Billet du mois

Johnny s'en va-t-en guerre

“Johnny got his gun”

Le titre du roman de Dalton Trumbo* qu'il porta lui-même à l'écran pourrait avoir deux traductions :

“Johnny prit son fusil” ou “Johnny reçut un fusil” permettant deux interprétations vis-à-vis de la motivation du geste du jeune soldat parti pour la guerre et victime parmi des milliers d'autres, des atroces mutilations provoquées par les explosions des bombes.

Sans bras, ni jambes, aveugle, sourd et muet, ayant perdu une partie de son visage, il n'est plus que les “restes” d'un corps condamné à survivre, animé par ses seules pensées :

- oppression liée à l'enfermement de l'esprit dans un corps inerte : *images en noir et blanc* ;
- souvenirs et rêves : *images en couleurs*.

Les seules perceptions du jeune blessé sont celles de la main apaisante posée sur son front par une infirmière attentive et celles des “oscillations” des démarches de ses soignants.

Au fond de lui-même, sa voix intérieure “incarcérée” interroge désespérément : Pourquoi ? Pourquoi ?

Et appelle au secours :

“Ils vont me garder secret. SOS! SOS! Aidez-moi! Aidez-moi!”

Sans réponse. Avant le noir final.

“Johnny s'en va-t-en guerre” est un film dont on peut oser raconter l'histoire à tous les soignants, **comme une douloureuse mais exceptionnelle leçon de “savoir-être” dans les soins.**

Comme les secrets aussi à percevoir chez les enfants blessés de la vie et qui ne peuvent les exprimer.

Un précieux guide pour des *guetteurs et passeurs d'humanité*.

J'ai assisté à la projection de ce film en 1974, derrière l'immense pianiste Arthur Rubinstein. Alors que je tenais ouverte pour lui la porte de sortie de la salle de cinéma, celui-ci me désigna d'un doigt ses yeux et ses oreilles.

Je crus alors qu'il évoquait la détresse du jeune soldat mutilé.

Je découvre aujourd'hui qu'à cette époque, il perdait la vue et devenait sourd.

* Johnny s'en va-t-en guerre, Actes Sud Éditeur, 2004.



A. BOURRILLON
Hôpital Robert Debré, PARIS.